

Le rôle de l'écrivain du Québec depuis 10 ans

Pierre Vadeboncoeur

Volume 13, numéro 2 (74), 1971

L'écrivain et les pouvoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1971). Le rôle de l'écrivain du Québec depuis 10 ans. *Liberté*, 13(2), 50–56.

LE RÔLE DE L'ÉCRIVAIN DU QUÉBEC DEPUIS 10 ANS

« La profession d'écrivain devient, à certaines heures, une des formes les plus nécessaires de l'autorité sociale. Chacun accepte cette autorité parce qu'elle s'accommode de toutes les révoltes. »

— PIERRE MACORLAN

Un homme, une liberté

Je n'aperçois pas tout de suite de réponse à la question posée : le rôle de l'écrivain depuis dix ans. J'imagine que la réponse serait elle-même toute littéraire : l'écrivain, arbitrairement, déciderait de répondre quelque chose et, créant toujours, conférerait aux écrivains un rôle imaginé par lui, et alors, comme le dit quelque part Oscar Wilde, la nature finirait par ressembler à la peinture... C'est parfois ainsi qu'on fait l'histoire. N'ayant peut-être pas eu de rôle très sûr dans l'histoire des dix dernières années, nous déciderions d'y entrer rétroactivement par la plume. L'histoire répéterait peut-être ce que nous aurions pris la précaution d'écrire sur notre propre utilité. Avec un peu de malice, le sujet qu'on nous propose pourrait se traduire comme ceci : entrons hardiment dans l'histoire après coup... Avec un peu de chance, nous y resterions présents pour les dix années qui viennent, sans autre effort que de parler.

Le rôle de l'écrivain... Le rôle de l'écrivain depuis dix ans... Ma première idée, c'est que je l'ignore. A une échelle plus grande que la nôtre, si on se demandait quel fut le rôle de Malraux ? le rôle de Sartre ? celui d'Aragon ? je ne suis pas sûr qu'il y aurait des réponses bien claires et bien probantes. Quand il m'arrive moi-même à l'occasion de parler du rôle de Borduas, par exemple, je sens que je force un peu les choses. Je devrais alors me contenter de voir en lui plutôt un point de repère éminent, un signe avant-coureur, un témoin

particulièrement sensible, le possesseur d'un don rare grâce auquel l'avenir s'accomplissait déjà d'une certaine manière dans sa personne. Un écho d'avant le bruit répercuté par lui. Un écho antérieur plutôt qu'une cause. Un admirable artiste en tant que prophète et en tant que peintre. Mais on devrait parler de son rôle avec beaucoup de discrétion, il me semble, si ce n'est pour ce qui est de l'art, qu'il influença indubitablement en effet.

C'est une question romantique. Ce sont les académies qui proposent des sujets pareils. Notre effort comme écrivain est celui de tant d'humains et, au fond, il compte relativement peu parmi l'immensité des énergies dépensées en tous sens ! Il n'est pas important de savoir quel est le rôle de l'écrivain ; il suffit de le remplir. C'est à peu près tout ce qu'aurait répondu un homme de l'époque classique, si, par impossible, quelqu'un se fût avisé de lui demander son avis là-dessus.

Ceci dit, je suis pris. Je dois répondre. Revenons pour le faire à des idées allant de soi. Les idées simples réservent et préservent le mystère. Le monde et l'homme ont plus que jamais besoin de cet espace. Ce besoin ne fera que grandir, à cette époque où tous les régimes actuels ou en gestation progressent vers la surveillance, le conditionnement, la contrainte et même la tyrannie.

Une idée allant de soi, c'est que l'écrivain, comme l'artiste, et comme tout homme méditatif, n'est précieux que pour autant qu'il sauvegarde, en l'exerçant, la liberté de son esprit et qu'il n'obéisse qu'à cet esprit.

Je n'aime pas l'idée de rôle pré-assigné, d'utilisation, et même de service, à moins que le service ne soit lui-même un choix que fait la liberté. On ne trouvera jamais d'espoir pour l'être humain ailleurs qu'au fin fond de son esprit inserviable. C'est son dernier recours, c'est son seul recours. Contre tout. Contre l'injustice. Contre la réaction. Contre les partis. Contre les fautes de la révolution aussi, il faut bien le dire. Contre le système de la révolution, car elle engendre aussi un système. Contre tous les pouvoirs. Contre soi-même aussi. Contre les modes. Contre les idées. Contre le cancer de l'organisation. L'écrivain représente, au moins symbolique-

ment et assez souvent dans les faits, cette indépendance. Le jour où l'on commence à dire que celle-ci n'est qu'un privilège, ce jour-là, c'est la révolution elle-même qui est jugée. Ce qui brûle là, dans cette indépendance, c'est la flamme même de toute libération présente et à venir. Si cette énergie-là, dans tel ou tel cas, ne se consume pas de la manière que le voudraient un parti, un ordre établi, une entreprise révolutionnaire, un pouvoir, tant pis pour ce parti, cet ordre, cette entreprise, ce pouvoir. La liberté peut se tromper ; elle peut faiblir ; l'important, c'est qu'elle demeure.

Je vais risquer quelques propositions qui surprendront peut-être ici. Il ne s'agit pas de demander à un artiste ou à un homme de pensée de s'approcher du monde pour y tenir un rôle. La question n'est pas là. Au contraire, il se peut bien que l'écrivain se sente poussé par une force à s'éloigner vertigineusement du monde et qu'il ne fasse ainsi que réaliser en lui-même et dans son oeuvre les conditions secrètes de quelque lointain printemps. Les sujets de l'espoir ne sont pas nécessairement pour demain.

Les écrivains, les artistes, je ne m'inquiète pas de leur rôle. Il suffit qu'ils existent et leur rôle est certain. Il y a des pays où l'existence même leur est déniée.

Il ne faut rien demander de plus aux écrivains en fait de rôle, et surtout pas dans l'époque commencée, si surprenant que cela puisse paraître dans un temps comme le nôtre. Je ne dis pas que je refuse de concevoir l'écrivain comme pouvant « s'engager » ; loin de là, c'est certain : je donne spontanément ma préférence à ceux qui le font. C'est un peu par courte vue, du reste, car les pouvoirs, dans la société qui vient, seront si envahissants, si pénétrants, si sournois, si cruels et si froids, qu'il faudra sans doute les combattre non plus seulement sur une ligne de bataille, mais dans les derniers replis d'un humanisme en déroute, voire à la plus grande vitesse de fuite, ou dans les refus les plus cachés qu'opposera l'éternel insoumis qu'est le coeur à la destruction de l'âme libre. La résistance gagnera les arrière-postes, en deçà de la terre ferme de la lutte, là où commence la ligne bleutée de l'âme proprement sans défense. Les écrivains de tous les siècles, alors que l'homme était encore riche de lui-même,

ont accumulé des vivres en vue de cette époque de famine, pour les temps où l'esprit aurait à subsister dans des caches. Huxley, dans *Le meilleur des mondes*, invente un sauvage pour y redécouvrir Shakespeare. Mais les écrivains d'aujourd'hui, ne faut-il pas déjà délivrer en eux le plus possible, aussi, la vertu d'insoumission menacée et, pour cela, éviter d'abord ce piège de l'esprit de révolte qui consiste à vouloir les conscrire ?

Les simples d'esprit, s'ils le veulent, qualifieront alors leur littérature de petite-bourgeoise. Qu'à cela ne tienne ! Les écrivains, n'écoutant que le conseil inconditionnel de leur liberté, auront fait en tout cas ce qu'ils pouvaient pour conjurer l'infamie. Ils auront retenu, comme ils l'ont toujours su, qu'on peut combattre ou ne pas le faire, mais qu'il importe surtout de se recueillir.

Leur générosité et leur instinct garantiront d'ailleurs assez leur engagement, le cas échéant et pour un certain nombre. Mais je refuse pour ma part obstinément de l'exiger d'eux, au nom d'un rôle, au nom du rôle effectivement le plus facile à imaginer par les temps qui courent et pour les temps qu'on peut prévoir. Car ces temps vers lesquels nous allons ne seront probablement pas ceux qu'on espère et les hommes du futur demanderont des comptes à ceux d'aujourd'hui qui auront un peu trop vite conclu qu'on pouvait négliger la patiente culture de l'âme.

Les écrivains d'ici ont-ils joué un rôle depuis dix ans ? Je me ravise : il serait aisé en effet de répondre à cette question, en un certain sens, puisqu'en grand nombre ils furent du côté de ceux qui militaient pour le peuple, pour l'indépendance du Québec, pour les autres causes populaires ; ils furent nettement du côté du peuple et contre les pouvoirs. Un espèce d'esprit de famille semble s'être manifesté au Québec depuis dix ou quinze ans, réunissant intellectuels et collectivités dans une solidarité comme on en observe dans les maisonnées menacées, et chez-nous la famille n'est pas très grande ni très dispersée. Je crois que le compte est fait : on a eu la bonne fortune de se trouver généralement en accord avec un nombre impressionnant d'intellectuels, d'écrivains, d'artistes, de poètes, d'étudiants, de chanteurs populaires, dans

ce temps de crise qui dure depuis dix ans. Comme quoi l'esprit de liberté habite assez naturellement ceux dont l'activité même dépend de la franchise, et leur instinct à cet égard est sûr : ils flairent la menace et se tournent du côté de la liberté comme une aiguille aimantée vers le nord.

A ce sujet, Gaston Miron raconte une excellente anecdote. Il se trouvait en Europe, auprès de quelques hommes de science, sociologues, politicologues, économistes ou je ne sais quoi, qui voulaient en savoir davantage sur le sérieux du mouvement indépendantiste québécois. La conversation avait à peine commencé que Miron, pour les renseigner, y allait déjà de tout ce qu'il pouvait savoir en fait d'économie, de statistiques, de données « objectives », comme on dit. Soudain, un de ses interlocuteurs, tout homme de science qu'il fût, l'interrompt : « Mais les poètes de votre pays, eux, sont-ils pour l'indépendance » ? Miron, qui s'y connaissait, répondit : « Oui, bien sûr ». Alors l'interlocuteur de conclure quelque chose comme ceci : « Heureusement ! Car si vous aviez répondu non, de toute évidence cette histoire d'indépendance ne serait pas sérieuse et notre enquête se serait arrêtée là ! »

A bien y penser, il n'y a pas à se poser tant de questions sur la présence des écrivains dans l'histoire. Ils y sont à leur manière, ils y tiennent un certain rôle, ils l'ont fait au cours des dix années passées, ils le feront dans les dix années qui commencent. C'est comme une loi de la nature.

Mais tout mon propos, en fin de compte, est qu'il faut faire un pas de plus. Nous sommes réunis ici un peu comme dans la Résistance, ou je me trompe fort. Seulement, cela risque d'être un peu court. La Résistance elle-même, si nécessaire qu'elle soit, ne doit pas pour sa part introduire dans le domaine de la liberté un grain de corruption de plus. Pour défendre un front où la liberté est en jeu, il ne faut pas dégarnir les arrières, où pénètre insidieusement la force impérialiste et où se trame du revers une conspiration inouïe contre ce qu'il faut avec obstination appeler l'âme, ou le coeur, ou l'humain.

L'écrivain est au fond le seul juge du rôle qu'il doit jouer et il n'y a pas de Cour, du moins il n'y en a pas encore vraiment ici, pour disposer de lui ou pour le régenter. Ce n'est pas à nous, et, singulièrement, ce n'est pas aux défenseurs de la liberté politique et aux champions de la libération nationale ou sociale de donner l'exemple, c'est-à-dire d'en établir une.

On croit que la liberté doit être toute entière en ordre de bataille ? Qu'on se détrompe : elle est, pour une grande part déjà, réfugiée dans des retranchements à peine connus, bien loin du bruit que fait la politique, à se défendre là aussi contre la mort. Cela n'a l'air de rien : cultiver des fleurs. Mais ne voit-on pas que les champs, la forêt, les jardins et le coeur de l'homme perdent eux aussi du terrain ? Tout terrain ainsi abandonné sera occupé par l'empire, ne nous y trompons pas. Ce qu'on y trouvera alors, ce ne sera pas la liberté, extérieure ou intérieure ; ce sera la docilité tant cherchée des automates.

Chaque parcelle de l'humain doit être protégée. Chaque geste de ce qu'on peut appeler le coeur doit être salué. La liberté du créateur doit être entière. Je déteste les orthodoxies, plus encore celles de demain que celles du passé, car elles seront plus pauvres, probablement plus odieuses et plus bêtes. Il ne faut pas que l'écrivain se laisse dicter une seule ligne par un système quel qu'il soit. S'il a un rôle, et il en a un, en voilà l'aspect négatif, aussi essentiel que l'autre.

Pour faire l'indépendance, il faut laisser subsister le pays et faire attention de ne pas trop le déraciner. Pour permettre à la liberté de triompher, il faut de la même façon laisser subsister l'homme. Le rôle de l'écrivain, un rôle obscur, c'est d'être un homme, une liberté.